

que la réforme institutionnelle qui serait actuellement préparée et qui envisagerait de revenir sur la carte des régions en remodelant notamment les plus grandes, ne contribue à rebattre les cartes.

Dominique LE PAGE

Joël CORNETTE, *L'histoire de la Bretagne pour les nuls illustrée*, Paris, First Éditions, 2021, 717 p.

Voici donc le dernier né de la série des synthèses d'histoire de la Bretagne produites en quelques années par Joël Cornette. Il faut à nouveau saluer les vivantes qualités de vulgarisation dont sait faire preuve l'auteur, qualités bien connues des modernistes et étudiants habitués à utiliser ses utiles manuels. L'ouvrage fait suite à une précédente *Bretagne pour les nuls* chez le même éditeur, paru il y a une dizaine d'années⁸². Comme le titre l'indique, l'histoire est cette fois-ci centrale dans l'approche proposée. Faire le compte rendu d'un tel ouvrage n'est pas aisé car il brasse large et forme une synthèse de travaux réalisés par d'autres, au risque d'emprunts parfois un peu littéraires. Non sans un certain amusement, j'ai ainsi remarqué la proximité d'un passage avec un petit texte que j'avais rédigé avec Georges Provost :

Cornette, <i>Histoire de Bretagne pour les nuls</i> , 2021, p. 373	Aubert et Provost, 4 ^e de couverture de <i>Rennes, 1720. L'incendie</i> , Rennes, PUR, 2020
« Commence alors l'un des plus grands chantiers de l'Europe du XVIII ^e siècle, qui se prolonge de 1726 à 1754 : il marque le passage d'une cité encore médiévale, aux rues étroites, sombres et encombrées, dominée par le bois, à une ville des Lumières, une ville en pierre – du moins la partie incendiée intra muros – édifiée par les architectes et ingénieurs du roi placés sous la direction de Jacques Gabriel. [...] Plus que jamais, Rennes s'affirme comme la capitale de la Bretagne ».	« Commence alors un des plus grands chantiers de l'Europe du XVIII ^e siècle. Le passage brutal d'une cité encore médiévale où le bois domine à une ville des Lumières où la minéralité tend à s'imposer, est aussi emblématique du passage de témoin entre le Grand siècle des ingénieurs émules de Vauban et les temps nouveaux incarnés par les architectes du roi Gabriel. Au sortir de l'épreuve, Rennes a plus que jamais la fière allure d'une capitale provinciale ».

Peut-être n'en aurai-je rien dit si je n'avais remarqué aussi cet autre extrait fortement inspiré d'un utile petit livre que j'ai beaucoup pratiqué :

Cornette, <i>Histoire de Bretagne pour les nuls</i> , 2021, p. 307	Chédeville et Croix, <i>Histoire de la Bretagne</i> , Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1993, p. 77
« la Bretagne, c'est une économie du petit : pas de grand armateur ni de grand marchand. Pas plus de grand navire ni, à la campagne, de grande exploitation agricole de plusieurs centaines d'hectares comme dans le bassin parisien »	« C'est une économie du petit : pas de grand armateur, de grand marchand, de grand navire, pratiquement pas de grand port, et évidemment pas à l'époque et en France de grande exploitation agricole »

82. Jean-Yves Paumier, *La Bretagne pour les nuls*, cf. mon compte rendu dans les *Mémoires*, t. xc, 2012, p. 560-662.

Précisons que ni le livre sur l'incendie de 1720, ni le « Que sais-je ? » ne sont cités en bibliographie (mais Alain Croix est cité pour d'autres ouvrages dans lesquels il a pu reprendre sa phrase, me dira-t-on peut-être). Ne soyons cependant pas trop injustes car c'est un risque inhérent à tout travail de synthèse et on ne peut qu'être heureux, au fond, de voir que sa parole a porté. Gageons de plus que ce ne sont là sans doute que d'involontaires et malencontreuses exceptions au milieu de 700 pages d'un texte riche et érudit.

Riche et érudit, ce livre est aussi sous-tendu par une certaine idée de la Bretagne. À vrai dire, l'ouvrage est un peu déconcertant dans la mesure où il mêle deux types de discours qui peuvent s'avérer contradictoires. D'un côté, il y a une histoire à la fois savante et vulgarisée et qui se veut critique, à distance de son objet. Ainsi J. Cornette évoque-t-il par exemple avec une légère ironie la « légende » de la duchesse Anne « “povre” livrée au méchant ogre royal » (p. 284). Et de rappeler que la deux fois reine n'est pour rien dans la gratuité des autoroutes bretonnes (p. 287). Plus loin, il invite aussi à envisager les relations de l'État royal avec les élites bretonnes sous l'angle de la collaboration (p. 298-299), même s'il semble limiter son analyse à la période d'avant Colbert. Même approche distanciée pour Pontcallec, que J. Cornette, qui connaît bien ce personnage, qualifie de « nobliau irascible », dur aux paysans, devenu par la force du mythe « un “vrai Breton”, libre et obstiné, face aux “méchants” “bourgeois” et de la ville, face aux méchants aussi du “parti français” » (p. 610). Quant à la fin de « l'âge d'or », elle n'est pas mise sur le dos du seul Louis XIV et J. Cornette explique que les Bretons y ont leur part de responsabilité (p. 366). Et au risque de déplaire à l'office du tourisme de Saint-Malo, l'auteur indique que le rocher a été « capitale de la morue – réalité si souvent oubliée – puis de la course » (p. 333). Il mentionne aussi de manière claire que c'est bien la Révolution qui a mis fin à la Bretagne politique (p. 405) – nous y reviendrons – et que le nombre de morts en 14-18 se situe entre 130 et 150 000 morts (p. 13 et 513). Et à côté de l'évocation des succès bretons contemporains, en particulier dans les domaines culturel et économique, il n'oublie pas (p. 595 sq.) les crises et les défis d'aujourd'hui et de demain (algues vertes, vieillissement, etc.).

Mais en même temps, et ce dès les premières pages, cette posture critique cohabite avec une autre qui a des allures de roman régional. Dès la page 4, c'est haro sur Vichy qui aurait, lit-on, tué une entité territoriale, la Bretagne, vieille de 1 000 ans (idée de nouveau exprimée p. 151 et 604-605). Dans cette perspective, la Bretagne a, pour J. Cornette, été « décapitée » en 1941 (p. 604) car pour lui, Nantes est la capitale de la Bretagne⁸³. Se voulant nuancé, l'auteur s'empresse de rappeler que tous les gouvernements, de gauche comme de droite, ont, après Vichy, avalisé l'amputation. Reste que J. Cornette oublie ce que le partage doit à Étienne Clémentel, ou que l'Église catholique a ouvert la voie sous le Second Empire (avec son archevêché de

83. Rennes ne figure pas parmi les 10 lieux importants de Bretagne, à la différence de Nantes, Saint-Malo, Lorient et Carhaix.

Rennes sans le diocèse de Nantes), et que cette décision relève d'un processus plus complexe que d'aucuns ne le pensent⁸⁴. Surtout, et sans doute plus gênant dans un ouvrage de vulgarisation, affirmer que l'on a amputé la Bretagne d'un cinquième de son territoire sous Vichy, c'est oublier qu'en 1941, ce territoire n'existait en réalité plus en tant qu'entité institutionnelle depuis la Révolution, si ce n'est au travers du ressort de la cour d'appel de Rennes, seule institution, sous bénéfice d'inventaire, à avoir autorité sur la Bretagne historique.

Autre élément clef qui apparaît dès l'entrée en matière (p. 4) : la langue. « La Bretagne c'est aussi une langue vivante » dit J. Cornette, tirant au passage à vue sur la politique scolaire de la III^e République. Pourtant, la phrase est démentie par la carte qui figure sur la page d'en face, où une large zone est couverte du mot « gallo », qui apparaît du coup victime de la même invisibilisation que celle dont la France est, ou a été, capable pour le breton. Et même sans parler du fait que le français est devenu la langue du plus grand nombre pour ne pas dire de tous en Bretagne comme ailleurs en France, on s'étonne de ne pas voir mention d'autres langues parlées de nos jours en Bretagne, que ce soit l'anglais, l'arabe ou le turc.

Le troisième volet auquel s'attache J. Cornette dans les pages inaugurales qui donnent le ton du propos général, c'est le peuple, qui se confond avec le territoire. On retrouve ici des images bien connues : « tradition enracinée d'indépendance et de liberté » (p. 6), « irréductible personnalité » (p. 7), « obstinément sourd aux sirènes centrifuges » (p. 8), « ouvert au monde » (p. 8). En face, on l'aura donc vite compris : le méchant, pour ne pas dire le problème, c'est la France, ce « vainqueur » qui a imposé son « diktat » (p. 13). Doit-on comprendre que 1532 = 1919 ? Terrain glissant... J. Cornette revient plus loin sur une « annexion forcée » (p. 302 et 602) qui fut aussi une « intégration forcée » (p. 303), termes qui apparaissent en contradiction avec ce que le même Cornette dit aussi, et plutôt bien, à savoir que passé le coup de force de la fin du xv^e siècle, le processus fut subtil et complexe. Dans l'élan, le moderniste J. Cornette semble oublier que la « liberté Armorique » (p. 7) demandée en 1675 fut non un appel à vivre libre (sans la France si on veut), mais au respect des privilèges. La confusion des termes pointe aussi quand on lit que, au Haut Moyen Âge, « le Bro Warog s'est imposé en défenseur des libertés bretonnes face aux Francs » (p. 130). De quoi parle-t-on alors ? Un autre usage un peu confus des termes apparaît aussi à propos du nationalisme breton. Peut-on ainsi dire sans nuance que le xiv^e siècle voit « la naissance d'un nationalisme breton » (p. 209), surtout quand, quelques pages plus loin (p. 504-509), l'auteur consacre plusieurs pages à l'« émergence d'un nationalisme breton » ... entre 1898 et 1914 ?

Rebelle, la Bretagne est aussi une victime. L'année 1675 est en particulier celle d'une répression « sévère », et J. Cornette de convoquer à l'appui de cette affirmation l'histoire des 14 pendus de Combrit (p. 356) sur laquelle il faut dire, encore et encore,

84. Voir par exemple le très utile *Nantes en Bretagne ?* de Dominique Le Page, Morlaix, Skol Vreizh, 2014.

que l'on n'a pas à ce jour le début d'une source. Sont aussi convoqués les témoignages qui attesteraient de cette sévérité (p. 357), sans mise en perspective, sans nuance, sans citer les témoignages à décharge et, *last but not least*, sans jamais dire que les Bretons ont 1/ fui devant l'armée ; 2/ participé à la répression. On regrettera aussi que la présentation de l'affaire de Conlie (p. 463) ne prenne pas en compte les acquis de la recherche récente (cf. *ABPO*, 2021/4, paru un peu tard il est vrai pour être pris en compte ?) et reste dans la veine victimaire issue de La Borderie. Cette veine affleure aussi pour 14-18, au sujet de laquelle J. Cornette note deux fois que les Bretons « payèrent un lourd tribut » (p. 13 et 512), ce que nul ne nie, mais mériterait d'être un peu plus contextualisé que cela n'est fait p. 514, faute de quoi on a l'impression que l'auteur cherche à entretenir l'idée d'une Bretagne sciemment sacrifiée. Notons aussi que, à propos de l'extraordinaire mutation socio-économique du second xx^e siècle, J. Cornette insiste, non sans raison, sur le rôle des acteurs locaux (CÉLIB, JAC, etc. p. 555 sq.), mais oublie un peu, dans l'élan, le rôle de l'État aménageur. Il est vrai que, pour J. Cornette, la clef suprême d'interprétation de son récit est ce « jacobinisme dont l'Armorique a été victime depuis des siècles » (p. 535).

Tout cela conduit à mettre en évidence, de manière un peu forcée, l'image d'une Bretagne qui « a résisté, et aujourd'hui encore, à toutes les tempêtes de l'histoire », mais aussi à « à toutes les tentatives d'assimilation » (p. 7). Sans doute J. Cornette fait-il allusion au fait que l'attachement des Bretons à ce territoire et à son patrimoine matériel et immatériel est une donnée contemporaine remarquable qui doit effectivement être relevée et saluée, mais il serait juste de dire que cet attachement au territoire n'a pour l'heure empêché ni la victoire linguistique du français, ni l'échec politique des options séparatistes, ni l'invasion de la société de consommation. Les Bretons aiment peut-être appeler leurs enfants Malo et Maëlle, montrer des gwenn ha du partout où ils vont dans le monde, manger du beurre salé, écouter Tri Yann et aller faire des tours à Lambé, ils sont aussi des Français comme les autres, qui vont au supermarché (et pas que « chez Leclerc »), font du camping en Espagne, se précipitent pour voir Avatar 2, fument des joints, mangent des pizzas et, de plus en plus, votent pour le Rassemblement national. Cela dit, on ne peut qu'être d'accord avec la belle citation d'Anatole Le Braz choisie très judicieusement par J. Cornette pour ouvrir son propos :

« Vous prenez du granit, des chênes, un peu de bruyère, du vent, de la pluie, de la mer, vous mêlez le tout, vous agitez fortement et vous avez la Bretagne. Oui et non. Elle est cela sans doute, mais elle est encore autre chose ! »

De fait, cette Bretagne est aussi 1001 autres choses que les veilles et charmantes affiches de la SNCF et que les clichés instagramés aux bleus et aux verts forcés, et sans aller jusqu'à dire avec Saint Pol Roux qu'elle est « univers », disons que c'est peut-être sa complexité qui la rend si fascinante, complexité dont ces 717 pages rendent aussi d'une certaine façon compte dans le style clair et enthousiaste qui a contribué aux succès des volumes précédents.

Gauthier AUBERT

